

Me Estelle CHAMPEAU

Membre de la confrérie de l'oignon de Roscoff.

Professeure agrégée d'anglais.

En 2013 Me Champeau a soutenu un mémoire de Master 2 en sociolinguistique à l'Université de Brest intitulé : « Apparition et diffusion du surnom Johnny pour désigner les marchands d'oignons léonards » .

Les Johnnies : des oignons et des hommes.

Faisant résonner leur slogan « Good onions very cheap » du cœur de Londres jusqu'aux Orcades, les marchands d'oignons de Roscoff ont marqué l'imagination de leurs hôtes au point de faire régulièrement l'objet de feuilletons, romans, poèmes, dessins ou tableaux, et de se voir attribuer le surnom qui fait aujourd'hui la fierté de leur région : les johnnies.

1. Johnny qui est tu ?

Parmi tous les anglicismes qui émaillent la langue française, Johnny occupe une place particulière dans le cœur de beaucoup d'entre nous. Dans le pays léonard, et plus particulièrement dans la région de Roscoff, il évoque les marchands d'oignons de la ceinture dorée qui partaient vendre leur marchandise en Angleterre. Revendiqué, patrimonialisé, commercialisé, diffusé par des monographies grands publics, intégré dans des publications scientifiques, cité au Journal Officiel (décret d'attribution de l'Appellation d'Origine Contrôlée pour l'oignon de Roscoff), célébré lors des fêtes patronales ou détourné, le nom Johnny continue d'interpeller.

Il s'agit d'un nom masculin, propre aux Français de la ceinture dorée qui cultivaient les oignons et partaient les vendre en Angleterre. La ceinture dorée désigne cette partie de la côte léonarde autour de Roscoff qui bénéficie d'un climat particulier permettant une culture maraîchère précoce et de qualité. Ce nom est attesté, à l'écrit, en français du Léon, à partir de la fin 1920, et sous des graphies très diverses. On retrouve le nom Johnny écrit avec ou sans H, avec ou sans doublement du N. Au pluriel on le trouve écrit à l'anglaise : Johnnies, mais aussi Johnnys, voire Johnny's.

Il s'agit d'un nom d'emprunt rapporté de Grande Bretagne par les marchands d'oignons de Roscoff. C'est la forme abrégée du composé anglais « Johnny onions ». En anglais, le nom johnny sans majuscule désigne un gars, un bonhomme. Actuellement, il s'utilise avec un modifieur désignant un type, un groupe ou un métier (johnny onions) avec une connotation dépréciative. Associé à un ethnonyme, il devient un quolibet xénophobe désignant des immigrants : johnny chinese, johnny turk. Johnny c'est l'autre que l'on rejette, le métèque. Sous l'appellation johnny fortnight, il désigne aussi les colporteurs ambulants parcourant les campagnes. Ce nom est donc associé au rejet de l'autre parce qu'étranger et pauvre, et l'on comprend pourquoi le mot onion johnny apparaît dans les écrits britanniques en 1877. Dans le mémoire de Madame Champeau, le mot johnny appliqué aux marchands d'oignons de Roscoff ne représentait que moins de 5 % des occurrences générales de ce mot.

Le johnny est un homme, souvent jeune, et même très jeune au démarrage de cette activité. Au fil du temps, son habillement évolue. Au XIX^e il porte le costume roscovite comportant le gilet à crocs, un pantalon de toile claire et un bonnet phrygien noir ou rouge. Au début du XX^e il adopte le bleu de travail. Dans les années 30, il se met à la mode et porte un blouson de cuir et un béret. Le johnny émigre en Grande Bretagne pendant la morte saison agricole. Il faut savoir que les fermes roscovites sont très petites (1 à 1,5 ha), avec des familles très nombreuses (souvent 6 à 12 enfants). De ce fait, de la fin juillet (fin de récolte des oignons) jusqu'à fin décembre, début janvier (récolte des choux-fleurs), il n'y a plus de travail, ce qui explique le départ pour la Grande Bretagne. Cet exil s'effectue au sein d'une compagnie de paysans marchands suffisamment riches et instruits. Ils achètent des oignons dans toute la région, affrètent un bateau, louent un entrepôt outre-Manche et embauchent une troupe d'ouvriers agricoles. Ces hommes partent tous les ans pour vendre les oignons du pays léonard au porte-à-porte. Ces oignons sont produits selon des techniques très minutieuses. Ils sont piqués individuellement, au pousse, arrachés et mis à sécher manuellement.

2. Les jalons chrono-géographiques de cette histoire.

1815 : Le port de Plymouth dans le Devon va être le théâtre d'un tournant historique. Napoléon déchu attend d'être fixé sur son sort sur un bateau au large du port. La foule se presse pour voir l'homme qui a fait trembler l'Europe. Dans la cohue des embarcations un homme tombe à l'eau et se noie. En août 1815, un bateau roscovite, la Marie-Claire, fait naufrage au large de Plymouth. Un article du Sun mentionne que ce bateau avait une cargaison d'oignons et de pommes. En septembre 1815 des documents, provenant des archives de Roscoff, attestent du démarrage de ce commerce. On note que cinq passeports ont été délivrés à des roscovites pour se rendre à Plymouth. Quatre d'entre-eux sont agriculteurs et le cinquième jardinier. À Roscoff, ce terme désigne une personne qui travaille les légumes dans de tout-petits terrains clos de hauts murs de granite. Ces murs de pierre permettent de protéger les

cultures du vent, des agressions de la mer et de maintenir la chaleur du soleil emmagasinée dans ces murs. Ces terrains sont propices à la culture des primeurs. Ces documents attestent du dynamisme de ces paysans qui ont débuté cette activité dès la fin du blocus continental.

1816 : La presse britannique rapporte plusieurs arrivages d'oignons importés de Roscoff.

De 1819 à 1848 : Aucun document n'atteste de l'arrivée de bateaux roscovites chargés d'oignons. En 1848 un document mentionne l'arrivée d'un bateau à Newcastle. On sait cependant que l'activité légumière était florissante à cette époque dans le Léon. Par ailleurs, une publication scientifique de 1845 fait état du commerce d'oignons entre Roscoff et l'Angleterre, précisant même que la traversée s'effectue de nuit, pour ne pas payer de taxes. Cela peut expliquer le silence documentaire sur ce trafic, durant cette période. Le registre maritime de Plymouth fait mention de l'arrivée de 3 maraîchers roscovites le 22 septembre 1848. Ces hommes ont tous des liens familiaux. On voit se dessiner les liens familiaux très forts qui vont faire la colonne vertébrale des compagnies et assurer la solidité du système.

1858-1859 : C'est le tournant avec une accélération de ce commerce. En juillet 1858 103 passeports sont délivrés à des cultivateurs léonards pour effectuer leur commerce outre-Manche. Désormais les oignons destinés à la Grande Bretagne dominent les chargements de bateaux en partance de Roscoff. En conséquence, l'activité du port de Roscoff est principalement liée au commerce des oignons. Au mois de juillet l'activité est intense avec un défilé de charrettes d'oignons dans la ville. Après la pesée des oignons, ils sont chargés à bord des bateaux en faisant glisser les sacs sur des pans de bois inclinés. Ce système est très important pour ne pas taper les oignons qui pourriraient et risqueraient de faire pourrir toute la cargaison. Par souci d'économie, les sacs étaient loués pour le chargement des oignons. Ceux-ci étaient ensuite stockés en vrac dans le bateau, en séparant les cargaisons des différentes compagnies par des murs de paille. À l'arrivée en Angleterre, des sacs étaient à nouveau loués à la journée pour le débarquement de la marchandise. Pendant le voyage, qui pouvait durer 3 semaines pour aller en Écosse, les hommes restaient sur le pont, sauf en cas de tempête. Toujours en juillet 1858 on trouve la première mention écrite d'une compagnie. Le séjour en Grande Bretagne durait plusieurs mois comme en atteste un passeport sur lequel la date de départ est située au 10 juillet 1858 et la date de retour au 10 décembre 1858. Lors de leur séjour en Angleterre la compagnie (entre 12 et 30 hommes) loge dans un magasin qui est, en fait, un taudis sans confort. Il comporte une pièce à peu près sèche dans laquelle les oignons sont entreposés. Les hommes sont logés dans une autre pièce, souvent plus humide. Actuellement, on peut encore retrouver ces magasins au Royaume Uni. Ils sont situés le plus souvent dans des quartiers un peu louches. Ils sont reconvertis en bar par exemple. L'un d'eux abrite une troupe de

théâtre qui y joue leurs représentations. Ce théâtre porte le nom de « La cabane à oignons ». Dans ces magasins, une zone est réservée pour le bottelage des paquets d'oignons. Le botteleur commence par le bas en plaçant l'oignon le plus gros (le pen capitaine) qui tient le tresse. Les autres oignons sont appelés les petits matelots. La tresse a un intérêt esthétique, pour le transport mais aussi pour la conservation. En effet, en enserrant la tige, on empêche l'air de pénétrer dans l'oignon. Pendant toute la durée du séjour, les botteleurs travaillent en permanence, sans sortir du magasin. Ils préparent également les deux repas journaliers de la compagnie. Ces repas sont composés de viande cuisinée avec des oignons. Dans leur contrat de travail les hommes sont payés à leur retour mais ils ont droit à deux bières par jour et à du tabac à chiquer ou à priser. Les vendeurs ont chacun une zone dans laquelle ils repassent toutes les 3 semaines, et qu'ils retrouvent chaque année. En février 1859 on retrouve la première allusion à un colportage de rue. Au début les tresses sont posées sur un bâton porté sur l'épaule. Le colportage à vélo apparaît vers 1925 et permet d'emporter une centaine de kilogrammes d'oignons. Ce colportage de rue, initialement effectué par des britanniques, est repris par les roscovites à la faveur de la révolution industrielle qui fournit des emplois plus stables.

1866 : la présence des marchands d'oignons bretons est nombreuse et régulière. En août 1866, des marchands de légumes anglais passent des annonces pour essayer de recruter des bretons compte tenu de leur réputation établie et de leur savoir-faire. En novembre 1866 un article de presse anglais nomme un marchand d'oignons léonard : François Chapalain, né à Roscoff en 1840 et décédé à l'hospice des pauvres de Roscoff en 1909.

Dernier tiers du XIX^e siècle : La zone de recrutement des marchands s'élargit tout en restant fortement centrée sur Roscoff qui concentre plus de 50 % des vendeurs. À compter de 1875 les marchands d'oignons léonards ceinturent toute la Grande Bretagne. Après avoir débuté dans le sud ouest de l'Angleterre, ils gagnent le Pays de Galles, puis le nord industriel. En 1875 ils arrivent en Écosse. Ils vont ensuite dans les Orcades et les Shetland.

Au tournant du XX^e siècle : La migration saisonnière des marchands léonards est devenue une pratique régulière, renouvelée année après année, et transmise de père en fils. L'oignon envahit la totalité de l'espace cultivable roscovite, s'immisçant dans les moindres recoins. Le pardon de Sainte Barbe, patronne de Roscoff, se déroule fin juillet alors que la fête de cette sainte est le 4 décembre. Cette date de fin juillet correspond à la date de maturité de l'oignon et ce pardon permet d'accorder la bénédiction aux hommes qui vont s'embarquer. D'ailleurs ce pardon a fini par prendre le nom de « pardon des partants ». C'est à cette époque qu'apparaît dans l'espace public roscovite une représentation d'un marchand d'oignons. Il s'agit d'une sculpture d'un personnage un peu caricatural tenant une tresse d'oignons. Elle est

située sur une maison rachetée par une riche famille anglaise, les Vickers, à la toute fin du XIX^e siècle. Ne la trouvant pas assez typique, ils l'ont démolie et reconstruite en la bretonnisant et en y mettant cette sculpture.

3. Le johnny dans l'imaginaire britannique.

Le marchand d'oignon léonard devient une figure à la fois étrangère et familière. On la rencontre dans différents supports.

D'abord dans la presse. Initialement dans les faits divers où le johnny apparaît tantôt coupable, tantôt victime. Par la suite de grands reportages illustrés vont venir expliquer les modalités de ce commerce pour assouvir la curiosité des lecteurs. En 1910, un journaliste britannique réalise une enquête immersive en se faisant engager comme marchand d'oignons pendant une journée. Il relate comment il s'est fait claquer la porte au nez, insulter. Il en ressort plein d'empathie pour ces gens. On trouve également mention des marchands d'oignons dans la presse à vocation pastorale. Un texte rédigé par la femme d'un pasteur, raconte comment elle recueillait le soir, des enfants vendeurs d'oignons (parfois âgés de 7 ans) pour les nourrir, les soigner et les évangéliser. Il faut savoir que les marchands utilisaient souvent les enfants qui n'étaient pas payés, juste nourris, et qui attendrissaient la clientèle. Par ailleurs les vendeurs n'avaient pas le droit de rentrer le soir au magasin s'ils n'avaient pas vendu tous leurs oignons. On trouve souvent dans la presse des photos de marchands d'oignons, sans rapport avec les informations écrites. Cette présence apparaît comme une sorte de respiration lorsque l'actualité est morose et anxiogène. On les trouve également dans la presse féminine, faisant office de rayon de soleil au milieu des corvées ménagères. Enfin ils se retrouvent sur les cartes postales, parfois dans un dessin naïf, mais parfois dans une caricature xénophobe.

Sur le chevalet des peintres. Les marchands d'oignons sont représentés sur un fond associant souvent terre et mer. On trouve notamment un tableau qui est un autoportrait. L'artiste s'est représenté en marchand d'oignons un peu canaille mais valorisant.

Sous la plume des écrivains. Dans les récits folkloriques, comme en 1906, où le marchand d'oignon apparaît comme un lien fort entre la France et la Grande Bretagne garant de la pérennité de l'Entente cordiale. Dans un roman régional un marchand d'oignon séduit une jeune paysanne puis la trahit, mais Dieu rétablit l'ordre des choses en faisant mourir le jeune léonard à son retour à Roscoff. Cette mise en garde contre la séduction des étrangers se retrouve dans des romans pour jeunes filles comme *Le ruban blanc*. On retrouve également un texte, « Les hommes aux oignons bretons », relatant le naufrage du *Hilda* le 18 novembre 1905. Ce navire de Roscoff a fait naufrage au large de Saint Malo au retour d'une campagne en Grande Bretagne.

Les 80 hommes à bord ont péri avec l'argent de la vente des oignons, laissant leurs familles dans le chagrin et la misère. Dans ce livre, l'écrivain britannique rend hommage à ces hommes étrangers mais qui faisaient partie du quotidien en Angleterre.

4. Une figure iconique.

Dont la migration annuelle est associée au retour cyclique des saisons. Comme l'hirondelle, le vendeur d'oignons réapparaît sur les routes et les pas de portes. Symbole paradoxal d'un quotidien familier et rassurant, on le retrouve dans des endroits inattendus comme dans un conte pour enfants qui évoque l'histoire de Mr et Me Vinaigre, petits lutins qui vivent dans un bocal de cornichons. Sur une illustration de ce conte, on voit un petit marchand d'oignons. On le retrouve également sur des caricatures dont une représente un mineur syndicaliste, habillé en vendeur d'oignons, qui discute âprement avec son patron pour obtenir une augmentation. C'est également l'archétype du breton. Il incarne aussi l'Entente cordiale. De manière paradoxale, le marchand d'oignons finit par être assimilé au patrimoine britannique. Mais la représentation du marchand breton reste ambivalente. Il incarne parfois « l'invasion française annuelle, par les marchands d'oignons bretons, d'une Angleterre inviolée ». En 1932, dans un contexte de peur et de montée des nationalismes, le marchand d'oignons sert d'épouvantail cristallisant les peurs identitaires. En 1942, la France s'enfonce dans la collaboration avec l'arrivée de Pierre Laval. Une caricature, parue dans un journal anglais, montre Laval en vendeur d'oignons mais dont les oignons sont remplacés par des crânes. En août 1944 le même caricaturiste, Shepard, rend hommage à la résistance française en publiant un dessin qui montre un résistant. Sur son blouson on lit le mot maquis, et sur son bâton les oignons sont remplacés par des casques allemands.

Conclusion.

On comprend que, malgré ces ambivalences, les marchands d'oignons bretons soient extrêmement fiers de leur travail et du sacrifice qu'ils ont fait en quittant leurs familles pendant plusieurs mois chaque année. Yves Ollivier, ancien patron de compagnie, a matérialisé cette fierté en apposant, sur sa maison, une plaque de marbre sur laquelle est gravé le nom : Ker Johnny.